

des affaires, vendit son assortiment à son fidèle employé M. Ducharme qui s'associa à un M. Bartholomew et plus tard un M. Buhl qui reste encore à la tête de l'établissement.

M. Charles Ducharme sera regretté par ses compatriotes et ses concitoyens de toutes les origines qui l'estimaient et le respectaient.

FRED. GAGNON.

CAUSERIE.

Les domestiques—Leur bonne volonté—Comment ils comprennent leurs intérêts—Exemples—Ce qu'ils comptent devenir—Quels expédients devraient prendre les citoyens pour sauvegarder leurs droits.

Tonnerre! en voilà un sujet de causeries; il est essentiellement pratique, personne ne voudra dire le contraire. Vous croyez que je le choisis par caprice. Pas du tout. Je n'obéis qu'à un sentiment de vengeance, à un désir, tant soit peu ardent, de déclarer mes peines domestiques. Je suis très expensif, et lorsque je puis ouvrir mon intérieur à des *co-patients*, à des gens par conséquent qui ne sauraient me compromettre, j'en éprouve un grand soulagement.

Et puis si tous voulaient être de mon opinion nous passerions des règlements afin de faire rentrer dans l'ordre cette canaille, ces parasites funestes... je veux parler des serviteurs. C'est que j'ai tant souffert de leur part. Ah! les *Gullicans*!

Lecteurs, vous avez de ces pensionnaires onéreux, dites-moi, pensez-vous qu'ils vous soient d'un grand secours? Vous servent-ils en raison de ce que vous leur donnez, ou vous maltraitent-ils en raison de ce que vous leur donnez? J'incline en faveur de la dernière proposition, parce que plus on les paye cher plus il nous font de bêtises: telle est ma conclusion après de mûres réflexions. Messieurs, les domestiques n'endurent plus maintenant le plus simple commandement, ni la plus légère repréhension; ils ne veulent plus ça; ils ne veulent plus ça; leurs maîtres ne les traitent jamais assez bien. Mais quand arrive l'heure de toucher les gages, ils reçoivent toujours trop peu malgré qu'on leur donne dix fois le prix qu'ils ne gagnaient pas auparavant. A toutes les représentations ils répondent alors d'une voix caline: nous avons fait notre devoir, payez-nous!

Donnez, donnez au pauvre aveugle.

Et malheureusement la confraternité qui existe entre tous ces gibiers de potence oblige les maîtres de maison à endurer sans rien dire leurs coups de tête.

Bande de lâches, ne comprenez-vous pas ceci: c'est qu'en vous mutinant, en cherchant à vous soustraire aux devoirs de votre condition, vous devenez de vils esclaves, de misérables brute... Peuh! l'état convient juste à votre ambition déréglée et à votre paresse. Si chez pourtant que vous ne cueillez aucun fruit d'une conduite semblable; en vain volerez-vous, pillerez-vous vos maîtres, en vain vous jouerez-vous de leur bonne foi, vous n'en serez ni plus riches ni plus heureux. L'argent volé, les conseils perdus ne portent pas bonheur. Si vous désirez améliorer votre sort, car il est donné à tous de vouloir posséder de biens, ne le faites que suivant la justice. Autrement vous vous écarterez du droit chemin et n'arriverez que misérablement à votre but.

Tenez, lecteurs, pour vous donner une faible peinture de la chose—au reste, vous savez mieux que moi ce qui en est—je vous dirai, que nous avons engagé trois serviteurs en un mois le premier était ivrogne, le second était ivrogne, le troisième était ivrogne; mais au troisième s'ajoutaient deux qualités remarquables: il était voleur et impie.

Pour le quart d'heure nous en avons un autre, homme marié, père de famille, bon chrétien, mais il est ivrogne.

L'autre jour mon père, qui ne sort que dans une voiture bien close à cause d'une maladie récente, se fait conduire chez un ami. Il débarque et entre. Or, Joseph (c'est le nom du cocher) pas mal aviné, finit après quelques temps par s'imaginer qu'il ne fait pas chaud, le thermomètre marquait 22° Réaumur. Bourgre! se dit-il, prétend-il me faire geler à la porte?

Et il revint tranquillement à la maison. Mon père dut donc revenir sur ses jambes. Une fois rendu il appelle Joseph: Joseph, pourquoi m'obliges-tu à revenir ainsi à pied; tu sais bien que je ne puis sortir au grand air?

L'autre répondit en trébuchant: S... je gelaï.

Tu gelaï? répartit mon père; tu n'aurais peut-être pas eu froid si tu eusses été à jeun.

M'sieu, j'prétend pas qu'on me dise en boisson quand j'en ai pas pris une larme; j'm'en vas.

Mon père eut toutes les misères du monde à le garder. Comment faire s'il fut parti, nous n'en avons point d'autres en vue. Cet homme est pourtant bien payé.

Passons maintenant à un autre genre, aux servantes, à la cuisinière par exemple. Ah! celle-là, c'est une vieille sorcière. Elle est bien connue par un grand nombre de dames qui ont eu plus d'une fois occasion de l'apprécier; elle s'appelle Marie. Extrêmement capable et d'une honnêteté à toute épreuve, cette jeune fille au cinquante printemps serait très-précieuse sans un caractère grincheux au possible. Il suffit de lui demander une chose pour ne pas l'avoir; en un mot elle va « à la rebours du bon sens. » Le secret d'en venir à bout c'est de lui demander ce qu'on ne veut pas pour avoir ce que l'on veut, quelque chose de bien agréable! Toutes les servantes de sept lieues à la ronde subissent son influence, bon gré mal gré. Au combat elle est terrible, je n'ai jamais rien vu de pareil. Tonnerre! elle pourrait manger son adversaire, je crois; c'est pis qu'un ouragan. On la craint comme le feu. Il se présente pourtant des ennemis qui osent braver son courroux, alors jamais Homère, ni aucun auteur ancien, n'a décrit un tel combat. Ainsi que le sage elle ne tourne pas sa langue sept fois avant de prononcer une épithète. Ah! quelle femme! s'il fallait juger des autres par celle-là, je crois que j'irais pour ma vie m'ensevelir au fond de la Thébaïde.

Et moi, du matin au soir, j'entends cette musique harmonieuse, ces doux sons de voix, qui pénètrent jusqu'à moi avec une force extrême bien que je me retire ordinairement au cinquième étage. S'il me vient des amis, le même train continue; la vieille n'est pas du tout timide. Quand nous voulons avoir quelqu'un à dîner, il faut prendre conseil de la cuisinière, qui ne se prononce pas toujours affirmativement. De même si nous désirons un mets plus recherché et conséquemment plus difficile à apprêter, l'affaire est dure à obtenir. Jugez si la position est tenable.

Eh bien! le croiriez-vous, ce qui fait la valeur de cette fille, c'est un dévouement entier à ses maîtres, malgré qu'elle les épouventent continuellement d'une manière épouvantable. Partout

où leurs intérêts... j'allais dire l'exigent!... partout où leurs intérêts sont menacés, elle est là pour les défendre.

Laissez-moi à ce propos vous raconter un trait de son courage, digne d'une meilleure cause.

Ces jours passés un employé chez nos voisins maltraitait son cheval affreusement. Marie le regardait faire; pendant ce temps là sa bile s'échauffait... Tout d'un coup elle sort furieuse, et apostrophant notre homme qui avait l'air assez gaillard:

—Ne vois-tu pas, lâche que tu es, lui dit-elle, que ton cheval est sensible; tu es plus bête que lui de le battre aussi cruellement. Si ton maître te voyait faire!

L'autre, tout penaud, ne savait plus comment prendre ça. Il répondit:

—Je ne le bats pas, Madame!

Or la bonne femme après cet exploit, passa l'après-midi entière à maugréer et à calmer ses nerfs terriblement ébranlés. Ceci surpasse assurément l'audace des preux chevaliers du moyen-âge.

Il reste encore deux autres servantes, dont l'une un modèle, je la passe sous silence; mais l'autre, c'est une Marie en miniature. Elle possède toute la fougue d'un robuste jeune homme et la naïveté, l'enjouement de 20 ans. Sans doute à cause de cet enjouement elle est toujours aux prises avec la cuisinière; c'est ce qui cause le bruit étourdissant dont je vous parlais plus haut. Avec cet instinct qui est propre aux femmes elle a pu découvrir le côté faible de son aînée, de même que ses petits défauts; et elle en profite si bien qu'elle sait exciter ou calmer la vieille à son gré.

Jusqu'à ce que j'ai rien à y voir, mais, Françoise se lève à neuf heures du matin, déjeune à dix; se couche à 7 heures. En sorte que ma chambre n'est jamais faite, que tout traîne en langage, à moins d'un acte extraordinaire de bonne volonté, lequel n'arrive pas toujours une fois par semaine, etc., etc.

Et maintes autres petites choses comme ça.

CONCLUSION.

Je conclus de tout ce que je viens de démontrer qu'il est nécessaire de remédier le plus tôt possible au désordre qui nous afflige.

Il me semble, à moi, qu'en proposant des règlements sévères et en invitant le gouvernement à intervenir, nous forcerions nos maîtres à rentrer dans leurs devoirs.

Que tous les citoyens, par exemple, s'engagent à traiter leurs serviteurs rigoureusement, d'une manière uniforme, et qu'on établisse un tarif régularisant leurs gages;

Que des lois soient passées qui punissent invariablement le serviteur récalcitrant, ou rompant son engagement sans motifs graves;

Qu'on toutes autres choses semblables. Les troubles disparaîtraient bientôt; et le gêne apportée par la rareté de bons employés disparaîtrait aussi.

Si un tel mouvement devenait général, nous n'aurions pas à craindre l'immigration aux Etats-Unis, parce que, tout rentrant dans l'ordre, personne ne serait assez stupide d'aller crever de faim en Amérique, tandis qu'on trouverait à Montréal une vie facile et rémunérative.

Dans tous les cas, je ne fais que soumettre une opinion, plus ou moins juste peut-être.

INFORTUNATUS.

LE GAMIN DE PARIS.

Victor Hugo a idéalisé le gamin sous le nom de Gavroche. Il est vrai qu'avant lui un autre romancier nous avait fait voir le revers de cette médaille. Ce revers s'appelait Tortillard. Gavroche, c'est l'enfant du peuple, honnête, bon, généreux, vaillant, ayant conservé le parfum de sa candeur même en vivant dans les pestilences de la grande ville, au hasard et traversant tous les périls de cette existence vagabonde comme la salamandre traverse la flamme, sans se brûler, sans rien perdre de la virginité de son âme, respectant le bien d'autrui et allant gaiement se coucher sans souper, dans le ventre de l'éléphant de la Bastille; un gamin quelque peu fantasiste, nous devons le dire, mais adorable et tel que l'on aimerait à se l'imaginer. Quant à Tortillard, c'est autre chose. C'est le misérable enfant dépravé, perdu de vices, fêtré par une débauche précoce, né pour le crime, le bagne ou l'échafaud. Vous vous le rappelez, bien certainement. Eh bien, Tortillard est malheureux ment un type plus vrai, plus réaliste que Gavroche. Tortillard existe et sa famille est nombreuse. Elle compose une armée de petits bandits à laquelle il faut prendre garde et qui est une des terreur de Paris, une des grandes préoccupations de la police. Ils volent aux étalages, font le guet pour le compte des malfaiteurs plus expérimentés, plus hardis et qui sont leurs professeurs de vol ou d'assassinat. Quelques-uns opèrent eux-mêmes et sont déjà d'une jolie force sur l'effraction et l'escalade. Serrés de près, ils tuent... absolument comme les maîtres. Nous en avons eu un exemple tout récemment. La police a pincé cinq de ces petits malheureux, à la tête desquels se trouvait le nommé Schmidt, âgé de dix-huit ans. Pâle, petit, grêle et parlant de cette voix traînante dont Gil Pères et Brasseur nous faisaient savourer la musique au quatrième acte de *Tricoteur et Cacolet*, Schmidt est le modèle accompli du voyou. Il a été surpris en compagnie de son ami Fabritius dans la rue Trudaine, la nuit, au moment où ces deux drôles étaient en train de voler des outils de serrurier dans un enclos dont ils avaient forcé la cloison. S'ils volaient ces outils, croyez bien que c'était pour « travailler, » c'est-à-dire pour forcer les serrures qu'ils avaient en vue. Bref, deux gardiens de la paix survinrent et poursuivirent les deux jeunes coquins. C'est dans cette poursuite que le gardien de la paix, Peltier, reçut de Schmidt un coup de couteau qui le blessa dangereusement.

On a toutefois pu saisir Schmidt et sa bande, car ils étaient cinq. Les trois autres qui ne « travaillaient pas, » faisaient le guet.

Schmidt a été condamné à quinze ans de travaux forcés, Fabritius et Guillot à cinq ans d'emprisonnement. Les deux autres complices, Paul et Champion, à trois ans de la même peine.

« N'empêche, a dit Schmidt, que c'est le sergo qui a commencé. »

Cet aplomb du jeune voleur est plein d'espérances. Dans quinze ans Schmidt sortira du bagne. Il sera alors dans toute la fleur de l'âge. Il est possible qu'il fasse encore parler de lui.

Il faut avouer que le gamin américain ne vaut pas mieux. Tous les jours les journaux nous font le récit de leurs exploits; de leurs coups de pistolet.

M. de Bismark est grand, d'une taille élancée, mais assez vigoureux. A voir ces épais sourcils froncés, ce regard pénétrant, on sent d'instinct que cet homme est doué d'une énergie extraordinaire.

Jamais il ne porte de canne; mais son bras droit est toujours en mouvement, comme s'il maniait encore la rapière de nos tudiants. Autrefois l'opposition le traitait de spadassin; depuis la guerre il est devenu populaire; les bourgeois de Berlin se le montrent du doigt. M. de Bismark est chauve; quelques rares cheveux se dressent sur la « plate-forme » de sa tête.

Le *Charivari* de Berlin, le *Kladleradatsch*, a inventé une manière assez drôle de représenter M. de Bismark: il dessine la partie supérieure d'un crâne chauve, sur lequel se dressent trois cheveux solitaires; il ne faut pas plus pour que tout le monde reconnaisse M. de Bismark.

Le Grand Tronc comme toutes les grandes compagnies de chemins de fer a ses défalcataires. Plusieurs de ses employés ont été destitués depuis quelque temps pour cause de malversation et de fraude.

BRONCHITE ASTHMATIQUE DE NEUF ANNÉES DE DURÉE GUÉRIE PAR LE SIROP.

St. Jean, N. B., 11 août 1869.

M. JAMES I. FELLOWS—Cher monsieur: je considère de mon devoir de vous informer du grand avantage que j'ai retiré de l'usage de votre sirop composé d'Hypophosphite. J'ai souffert grandement durant les neuf dernières années de la Bronchite et de l'Asthme, étant par moments si malade que durant des semaines je ne pouvais ni me coucher, ni prendre de nourriture d'aucune importance, et durant ce temps souffrant d'une manière intense. J'ai eu en différents temps, l'avis de vingt-deux médecins.

La moindre exposition soit à l'humidité ou aux courants d'air avait pour résultat certain une attaque de ma maladie. Ne trouvant aucun soulagement dans toutes les médecines que j'avais prises, j'en vins à la conclusion d'essayer votre sirop composé d'Hypophosphite, et à grande raison de remercier Dieu du résultat. J'ai, en tout, pris douze bouteilles, et je sens maintenant aussi fort et bien portant que je me suis jamais trouvé dans ma vie, et durant l'an dernier n'ai jamais eu un moment de maladie, et ni humidité, ni courant d'air n'ont le moindre effet sur moi. Quand même j'écrirais sur le sujet durant des heures, je ne pourrais louer suffisamment votre incomparable sirop composé d'Hypophosphite, ou donner une idée suffisante de mes souffrances.

Vous avez la liberté de faire l'usage que bon vous semble de cette lettre, parce que j'espère que sa publicité pourra être le moyen de faire autant de bien à d'autres personnes qui souffrent que j'en ai éprouvé moi-même.

Je demeure respectueusement votre, etc.

MADAME HIPWELL, EXMOUTH S.

On croyait depuis longtemps le *Philodonte* disparu, et les femmes éplorées, les amoureux au désespoir, les gourmets à moitié édentés, ne savaient plus comment ouvrir la bouche. Le *Philodonte* n'était plus; et avec lui avait fui le sourire émailé, le rire aux blanches dents. Mais le *Philodonte* est comme le Phœnix, il renaît de ses cendres. Il reparait comme toutes les belles choses, plus florissant, plus indispensable que jamais. O vous, jeunes femmes qui n'osiez plus rire de peur de montrer la décadence de cette rangée de perles que vous aviez faites le *Philodonte*, vous gastronomes intrépides, qui n'aviez plus confiance dans la dureté de vos canines, rassurez-vous, le *Philodonte* vous revient comme un ami sûr: il va de nouveau caresser vos gencives impatientes, et vous prodiguer ses parfums. Le voilà, le voilà, demandez-le, il est à vous, désormais inépuisable, rien ne l'arrêtera dans la voie brillante que lui a faite la renommée.

Retournez-le demander aux mille pharmaciens qui se désolaient de ne plus le voir sur leurs tablettes, et vous le retrouverez ou il était jadis partout, le même compagnon indispensable, le meilleur *ami des dents*, car tel est son nom, et nul mieux que lui n'a su le mériter.

3-510

ELLES EXCELLENT.—Les Pilules végétales Indiennes du Dr Josephus, maintenant supérieurement recouvertes de sucre, ne peuvent pas être surpassées comme médecine de famille pour usage général.

La Pilule contient les propriétés actives de la Mandragore et de la Dent-de-lion, aussi bien que l'extrait composé de Coloquinte et l'extrait de la Jusquiame. Faites-en l'essai pour votre propre satisfaction. Une boîte contient à peu près 28 pilules, et chaque pilule est une dose suffisante pour un adulte dans les cas ordinaires. Faites-en l'essai. 3-1 d

RARETÉ.—Ce qu'il y a de très-rare, c'est un bon conseil, et c'est ce qui coûte le moins cher. Il en est de même pour les belles pelletteries qui sont aussi très-rares et qui cependant se vendent à très-bas prix au grand établissement de F. X. Dubuc: Au coin des rues Wolfe et Ste. Catherine. Nous conseillons le public d'y aller.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCES.

A Beauharnois, le 30 décembre dernier, la dame de J. Arthur Lapointe, agent de « L'Opinion Publique » une fille.

A Concord, N. H., le 14 du courant, la dame de M. Ferdinand Gagnon, rédacteur de « L'Étendard National, » une fille.

MARIAGE.

En cette ville, le 15 courant, M. Avila Dufort, commis-marchand, conduisait à l'église Notre-Dame, Mlle Marie-Louise Rivet, fille de M. Jean-Baptiste Rivet, menuisier, entrepreneur, tous deux de cette ville.

DÉCÈS.

Le 13 janvier courant, à St Grégoire-le-Grand, comté d'Iberville, à l'âge de cinquante ans, M. Honoré Monat, cultivateur. Par son énergie et son amour du travail, M. Monat était parvenu à se créer une belle existence lorsque soudain la mort a venue l'enlever.

Tendre époux, bon citoyen, fervent catholique, il passait à bon droit pour l'exemple de la paroisse. Généreux, compatissant, aimant à faire le bien il sera longtemps regretté par tous ceux qui ont eu l'avantage de le connaître. Il laisse pour pleurer sa perte une famille infortunée et des parents dont seul il avait le bonheur.

A Québec, à l'âge de 52 ans, après une maladie de sept mois, Mlle Marie-Marceline Lacombe.